
HISTOIRE DE LA GÉOGRAPHIE LIBYENNE

—
LES

PREMIÈRES LÉGENDES GRECQUES

INTÉRESSANT LA LIBYE

Les fables de la Mythologie Grecque ont embarrassé la géographie pendant toute l'antiquité; la science actuelle elle-même n'en est pas encore aussi complètement délivrée qu'on le pense communément. Bien des noms, en effet, persistent encore dans le langage usuel, qui n'ont d'autre origine que de vieilles fictions poétiques antérieures à la guerre de Troie.

Cela tient à ce que les éléments de l'ancienne géographie grecque furent de deux sortes : les uns provenaient d'observations positives dues aux habitants ou aux navigateurs de l'Hellade; les autres, au contraire, avaient leur origine dans l'exégèse. Les premiers Aèdes de la Grèce avaient, dans leurs chants et dans leurs odes, exprimé leurs opinions sur la nature du monde, du ciel, de la terre et des mers, sur la forme et la division du plateau terrestre, sur les causes des phénomènes physiques et sur les effets de ces phénomènes. A leur suite, une école se forma, qui posa en principe que les poètes avaient été inspirés par les Dieux et qui en conclut que, les Dieux ne pouvant se tromper, c'était dans les vers des poètes qu'il fallait chercher toute vérité.

scientifique. On devine d'avance les fruits qu'a pu produire un pareil système.

Il y eut donc chez les Grecs deux géographies distinctes par leur origine : l'une réelle, qui n'eut d'abord pour domaine que la Grèce et les pays limitrophes, l'autre imaginaire, embrassant le reste du monde. Ce fut sur cette dernière que vinrent se greffer les notions plus modernes apportées par les voyageurs plus récents. Ces deux géographies finirent par se confondre si complètement l'une dans l'autre, que jamais les Grecs et les Romains ne purent les démêler, et que la science moderne elle-même n'a pas toujours deviné qu'elle avait devant elle une œuvre complexe, où l'erreur tenait la plus grande part.

Mon but est d'indiquer, pour la *Libye ancienne*, quelles sont les légendes menteuses qu'il faut bannir de son histoire et de sa géographie, et, dans ce premier article, je m'attacherai d'abord aux plus anciennes, qui se trouvent, d'ailleurs, les plus faciles à découvrir. Je veux parler, en effet, des mythes qui figuraient déjà dans les poèmes avant l'époque où les Grecs se créèrent des établissements en Libye. Il est hors de toute critique que, puisque ces traditions existaient en Grèce avant que les Grecs eussent connu l'Afrique, ce n'a pu être en Afrique que les Grecs les ont trouvées à leur origine.

Ce premier travail est très facile à accomplir : il suffit de parcourir, du début à la fin, chacune des œuvres fort rares, dont la date est incontestablement antérieure à l'arrivée des Grecs en Libye, et d'y relever les noms et les faits que les écrivains des temps postérieurs ont mentionnés à propos de ce continent. Cette simple énumération prouvera qu'il faut, sans hésitation aucune, expulser ces noms et ces faits de l'histoire et de la géographie africaines.

Nous n'aurons pas à rechercher dans ce mémoire, quelle a été, par rapport à la Grèce, l'origine primitive de ces noms et de ces faits. Il importe fort peu

en effet au but de notre travail que ces légendes aient eu dans l'Hellade, à une époque antérieure, un certain fonds de vérité. Il nous suffit qu'elles soient fausses en ce qui concerne l'Afrique. Nous prendrons donc ces traditions pour la plupart sous les formes secondes que leur ont données les poètes de l'Odyssée, de l'Illiade, des Travaux et des Jours, et de la Théogonie, attendu que ce fut sous ces formes secondes qu'elles apparurent aux commentateurs, quand ils prétendirent en tirer des déductions géographiques.

I

Il n'est resté dans la mémoire des Grecs aucun souvenir des émigrations maritimes qu'ils ont pu tenter avant le XIII^e siècle en dehors de l'Hellade. S'il est vrai, ce que je ne crois pas (1), qu'ils aient à deux reprises envahi le Delta d'Égypte, sous les Pharaons Rhamesides, il est plus sûr encore que le souvenir du départ de ces émigrés disparut de bonne heure de la mémoire des Grecs restés dans le pays. Le plus ancien voyage sur mer en effet, dont les Aèdes aient gardé souvenance, est celui des Argonautes, et, bien loin qu'il s'y agisse d'une grosse flotte, comme celle qui a porté les Machouach, les Sarda, les Tursa et les autres en Égypte, il n'y est

(1) Il m'est bien difficile d'admettre, comme on l'a fait, que des peuples déjà établis en Tyrrhénie, en Sardaigne et en Achaïe, aient pu se concerter avec assez de précision pour se réunir sur un point donné et tomber le même jour sur l'Égypte. Je crois plus probable que les Sarda, les Tursa, les Achaïa des Hiéroglyphes formaient une bande retardataire de ces tribus, laquelle fut entraînée plus tard par les Machouach quand ceux-ci se mirent en marche. Cette masse de peuples arriva sur la Méditerranée (en Asie-Mineure, sans doute), y acquit des connaissances maritimes, et de là, sous la pression des peuples qui la suivaient, se jeta sur des navires avec ses femmes et ses enfants et tomba ainsi sur les embouchures du Nil.

question que d'une simple barque montée par 50 guerriers : Vers l'année 1300, paraît-il, des pirates Thessaliens, commandés par Jason, traversèrent sur la barque Argo les détroits qui s'ouvrent sur le Pont-Euxin, pénétrèrent jusqu'au Phase (1), en pillèrent les bords, et revinrent, chargés d'or, dans leur patrie, par le chemin qui les avait amenés (2). L'un d'eux consacra le souvenir de cette course dans un de ces chants guerriers que les Aèdes psalmodiaient dans les festins des chefs, en s'accompagnant sur la lyre. On a raconté, plus tard, que ce poète-héros n'était autre qu'Orphée.

Ce fut une génération après, si l'on en croit les poètes, que les tribus helléniques se confédérèrent contre celles de l'Hellespont. Elles assiégèrent Troie, et, pendant les dix ans que dura cette expédition, promènèrent dans les pays voisins le carnage et la ruine. Après ces dix ans, une ruse leur livra la ville ennemie; mais à leur retour (1270), une tempête horrible dispersa leur flotte, et Ulysse, l'un des chefs de leur armée, resta encore dix ans sans revoir sa patrie.

Ce fut sur cette absence de dix ans qu'un poète Dorien, venu une vingtaine d'années après (1250), basa un récit où s'emparant du nom et de la gloire d'Ulysse, il exprima, dans une épopée gigantesque, ses propres opinions sur l'étendue, la forme et les divisions du plateau terrestre. J'ai dit ailleurs (3) que l'Odyssée de ce poète était le récit d'un voyage imaginaire fait autour du monde, en suivant

(1) Encore est-il douteux que Jason soit allé jusqu'au Phase. Les premiers poètes ne le disaient pas.

(2) L'Odyssée fait mention de cette expédition. (Od. μ . 59) : « Un » seul navire, dit Circé, a pu jusqu'ici traverser le passage des » Roches-Errantes : c'est Argo, si connue de tous, quand elle revint » de chez Aétès; elle se glissa rapidement entre ces grands rochers; » mais elle n'y réussit que grâce à Junon dont Jason était le » protégé. »

(3) *Hypothèse sur l'existence d'un poème Dorien, antérieur de 300 ans à Homère* (Saint-Lô, 1879, chez Élie fils).

la mer extérieure qui, dans l'opinion de l'auteur, entourait l'ensemble des continents. Je n'en releverai ici qu'un élément : c'est que les connaissances positives de l'époque étaient encore fort bornées et grandement défigurées par les fables. A l'Ouest, elles s'arrêtaient au détroit de Skylla, au Sud au cap Malée, à l'Est à la Troade. Vers le Nord pourtant, on avait des notions un peu plus éloignées, l'expédition de Jason peut-être avait révélé l'existence d'un grand fleuve que les Grecs nommaient Océan (1) et qui se jetait dans le Pont-Euxin; et l'on savait aussi qu'au nord de son embouchure, dans les plaines humides, basses et nuageuses baignées par cet immense courant, vivait une triste bourgade de Kimmériens.

Dans le même récit, le poète Dorien avait placé au

(1) Voici ce que ce poète Dorien, et d'après lui, Homère, ont dit de l'Océan : Homère nous montre Ulysse racontant à Circé son voyage dans l'Adès, ou prairie de l'Asphodèle, demeure des ombres des héros (Oδ. λ. 11) : « Pendant tout un jour de traversée maritime » nos voiles restèrent déployées, puis le soleil tomba et l'obscurité » nous cacha notre route. Le vaisseau arriva aux extrémités (πειρατα.) » de l'Océan au courant profond. Là se trouvent un peuple et une » ville de Kimmériens enveloppés d'obscurité et de brouillards. » Jamais le soleil brillant ne les éclaire de ses rayons, ni quand il » monte vers le ciel étoilé, ni quand il redescend sur la terre; mais » une nuit funeste s'étend sur ces misérables mortels En arrivant » en ces lieux, nous tirâmes le vaisseau sur le rivage, nous en » fîmes sortir les brebis et nous longeâmes encore le cours de » l'Océan jusqu'à ce que nous eûmes atteint l'endroit indiqué par » Circé. (Oδ. λ. 624). Je regagnai mon vaisseau : le flot l'emporta » sur l'Océan (Oδ μ. 1). Quand le navire, continue Ulysse, eut quitté » le courant du fleuve Océan, il parvint aux flots de la vaste mer, » puis à l'île d'Æra. »

Le poète Dorien, qui mettait l'Adès au Nord de la terre, croyait que, pour y venir de la Grèce, il fallait traverser le fleuve Océan; indication qui se rapporte encore pleinement à l'Ister. C'est ce qu'il fait dire par l'ombre d'Anticlée que son fils était venu visiter dans l'Adès (Oδ. λ. 156). « Il est impossible aux vivants de parvenir jusqu'à » ces lieux; car, dans l'intervalle coulent de grands fleuves, des » courants terribles et surtout l'Océan qu'il est impossible à un piéton » de traverser, s'il ne possède un solide navire. »

Sud de la terre plusieurs peuples merveilleux, les Phéaciens, les Kyclopes, les Géants, les Lotophages; nous ne parlerons ici que de deux d'entre eux, les seuls que l'érudition grecque ait plus tard voulu fixer en Libye.

Au dire de l'auteur, les Phéaciens tiraient leur origine des Dieux, ainsi que leurs monstrueux voisins, les Géants et les Kyclopes. Ils habitaient jadis, auprès de ces derniers, le pays d'Hypérie; mais les violences des Kyclopes les décidèrent à émigrer. Ils franchirent un détroit et allèrent habiter la fertile Schérie sous la conduite de Nausithoos, fils de Neptune et de la fille du Roi des Géants. Alcinoos, fils de Nausithoos, régnait encore sur eux, quand Ulysse vint échouer sur ces rivages. Le poète a fait des jardins d'Alcinoos un tableau délicieux. La demeure de ces peuples était fort éloignée, disait-il, de celle des hommes. Bien qu'habiles navigateurs et pourvus de navires qui se dirigeaient d'eux-mêmes à travers les mers, les Phéaciens n'avaient aucun commerce avec les humains; mais les Dieux venaient souvent leur rendre visite. Près d'eux se trouvait le Canton Réservé (Champ-Élysée), demeure de certains hommes auxquels les Dieux avaient accordé l'immortalité (Rhadamanthe, Ménélas, etc.) (1).

(1) *Oδ* ε 278. — « Le dix-huitième jour apparurent à Ulysse les montagnes ombreuses du pays des Phéaciens. »

Oδ ζ 2. — « Minerve se rendit au pays et à la ville des Phéaciens : ils avaient jadis habité les vastes plaines d'Hypérie, près des Cyclopes, hommes violents qui les maltrahaient et leur étaient supérieurs en force. Nausithoos, semblable aux Dieux, les fit émigrer hors de ces lieux et les conduisit à Schérie, où ils se fixèrent loin des hommes industriels. »

Oδ η 56. — « Nausithoos était né de Neptune, le Dieu qui ébranle la terre, et de Péribée, la plus belle des femmes. Celle-ci était la plus jeune fille du magnanime Eurymédon, qui régna jadis sur les superbes Géants; mais celui-ci fit périr son peuple coupable et périt aussi lui-même. Neptune s'unit alors à sa fille Péribée, dont il eut Nausithoos qui régna sur les Phéaciens. »

Oδ η 205. — « Souvent les Dieux nous apparaissent, dit Alcinoos

Quant aux *Lotophages*, il est aisé de remarquer qu'au moment où le poète fait entrer ce mythe dans son récit, il n'en sait plus la véritable signification. Il n'y voit plus qu'un peuple mangeant un fruit donnant l'oubli; la visite que lui fait Ulysse n'est plus qu'une simple aventure de voyages. Mais, dans l'origine, cette légende a dû avoir une physionomie funéraire. Le mot *λωτος* a une ressemblance visible avec les mots *lethum*, mort, *latere*, se cacher, disparaître, *Λατω*, déesse des ténèbres inférieures, *λαθειν*, se dérober, *λαθεσται*, oublier, *ληθη*, oubli. On ne peut douter que le *λωτος* ne fût une nourriture qui donnait l'oubli au même titre que l'eau du *Ληθη*, le fleuve infernal. Cette nourriture et cette boisson procuraient la mort (*lethum*), en opposition avec l'ambrosie et le nectar, nourriture, boisson et lotion qui éloignaient la corruption des chairs.

Quoi qu'il en soit, notre poète n'y a vu qu'un fruit doux comme le miel (1), et ses commentateurs, par la suite, n'y ont pas cherché autre chose.

à Ulysse, car nous les touchons de près, aussi bien que les Kyclopes et les tribus farouches des Géants. »

οδ ζ 204. — « Nous demeurons à part, les plus éloignés qui soient sur la mer fluctueuse, et aucun autre des vivants n'a commerce avec nous. »

οδ η 321. — « On t'y conduira, dusses-tu aller bien au delà d'Eubée. Or, c'est un pays fort éloigné, à ce que rapportent certains de nos Phéaciens qui l'ont visité, en y conduisant le blond Rhadamanthe allant voir Tityos, le fils de la terre. Ils accomplirent sans peine ce trajet en un jour et le ramenèrent ensuite en sa demeure. Toi même tu reconnaîtras combien nos vaisseaux sont rapides. »

οδ θ 557. — « Nos vaisseaux n'ont pas besoin de pilotes ; ils savent les pensées et les désirs des hommes. »

(1) οδ. ι. 90. — (Ulysse débarque sur une terre inconnue et envoie deux des siens à la découverte) : « Ceux-ci arrivèrent chez les Lotophages et se mêlèrent à eux. Ces étrangers ne méditaient pas la mort de nos compagnons, mais ils leur donnèrent à manger du *lotos*. Or, celui qui a goûté du fruit du *lotos*, doux comme le miel, ne veut plus revenir sur ses pas pour rapporter des nouvelles et

II

Une génération environ après la composition de cette Odyssée primitive (1200), les Doriens de l'Olympe se portèrent sur le Péloponnèse, sous la conduite des Héraclides, et expulsèrent de ce pays les Achéens et les Ioniens. Ceux-ci émigrèrent en masse sur les côtes d'Asie. Ce fut là que, deux siècles après, naquit Homère, et qu'il composa une nouvelle Odyssée. Il s'empara, d'ailleurs des aventures attribuées par le poète Dorien à Ulysse; mais il n'hésita pas à en remanier la géographie, d'après les notions nouvelles qu'on possédait de son temps. La principale de ces altérations consista à rejeter dans les mers Occidentales les courses d'Ulysse, qui, dans l'épopée originale, représentaient une circumnavigation de la mer extérieure. Ce nouvel itinéraire, le seul qui ait été connu des commentateurs des temps plus modernes, a eu pour résultat de faire assimiler, à divers points de la Sicile et de l'Italie, les demeures imaginaires des Lestrygons, des Phéaciens et des Kyclopes, en même temps que les îles aussi peu réelles d'Æa, d'Ogygie et des Sirènes.

Dans le nouveau poème, les Lotophages restèrent seuls au Midi, non pas, il est vrai, qu'Homère les y ait placés avec précision, mais parce qu'au début de la tempête de dix jours qui fit perdre à la flotte d'Ulysse tout sentiment de sa position réelle, le poète avait mis en scène le vent Borée, éloignant le héros du cap Malée (1); cela

» reprendre la mer. Mes compagnons avaient résolu de rester avec
 » les Lotophages à y savourer le *lotos* et à oublier le retour (*νοστου*
 » *τε λαθεσται*). Je les ramenai par force aux vaisseaux malgré leurs
 » cris. »

(1) οδ. ι. 80. — « Comme je doublais le cap Malée, les flots, le courant et le Borée me repoussèrent et m'emportèrent loin de Cythère. De là, nous fûmes; pendant neuf jours, ballotés par des vents per-

a suffi aux exégètes pour en conclure arbitrairement qu'à la fin de la tempête, Ulysse avait été jeté sur une côte du Midi.

La Libye était, d'ailleurs, connue d'Homère : il savait que c'était un canton voisin de l'Égypte et qu'elle s'étendait à l'Ouest au delà du méridien de la Crète. Il y voyait un pays de pasteurs, et n'ignorait pas que les Phéniciens de Tyr y faisaient le commerce. « Nous sommes allés » en Libye, fait-il dire à Ménélas; les agneaux y naissent » avec des cornes; les brebis y mettent bas trois fois » l'an. Là ni le maître, ni le berger ne manquent de fromage, ni de chair, ni de lait délectable; car, les brebis » y fournissent sans cesse du lait à traire (1). » Ailleurs, mettant en scène Ulysse, le même poète nous montre ce héros menteur contant un voyage imaginaire, qu'il prétendait avoir fait dans cette direction : « J'étais en Égypte, » disait-il, quand un Phénicien habile en tromperies, » fourbe insigne, qui avait déjà causé aux hommes bien » des maux, me décida à partir avec lui pour la Phénicie, » sa demeure....; là, il me fit monter sur un vaisseau » traversant la mer pour aller en Libye; il me disait » faussement que c'était pour y conduire ensemble une » cargaison; mais, en réalité, il voulait m'y vendre et » tirer de moi un prix considérable. J'avais des soupçons; je le suivis cependant : la nécessité m'y forçait.... » Quand nous eûmes dépassé la Crète, une tempête » éclata.... (2). »

C'est à ces renseignements exacts à la fois et vagues que se bornent les connaissances d'Homère. On voit qu'il ne les tient que de troisième ou de quatrième main; car, dès qu'il veut préciser, il perd son exactitude. C'est ainsi qu'il place à une journée maritime de l'Égypte l'île

nicieux sur la mer poissonneuse. Le dixième jour seulement nous abordâmes à la terre des Lotophages. »

(1) *od.* δ. 8.

(2) *od.* ξ. 285.

de Pharos, qui n'en est réellement qu'à un petit nombre d'encablures (1).

Homère parle aussi des Éthiopiens; mais l'on aurait tort d'y reconnaître les nègres africains. Il ne met pas du tout les Éthiopiens en Libye; tout montre, au contraire (la place géographique qu'il leur attribue et le nom qu'il leur applique), que la Grèce ne connaissait pas réellement, à cette époque, de peuples noirs, et que leur existence présumée était une simple hypothèse seulement basée sur certaines déductions scientifiques. Homère, en effet, croyait que la Terre était un disque de peu d'étendue sur les bords duquel s'ouvraient deux lacs, l'un dans l'Est, l'autre dans l'Ouest. Le soleil, d'après lui, s'élançait du lac d'Orient (2), s'élevait en courbe jusqu'au-dessus de Syros, l'une des Cyclades (3), et de là, changeant de direction, redescendait vers l'autre bord de la terre pour s'y plonger dans le lac d'Occident (4).

Le résultat naturel de ce système scientifique, c'était que les deux groupes d'hommes, qui touchaient à ces deux lacs, devaient forcément avoir le visage brûlé par les feux du soleil, au moment où celui-ci passait à leur proximité. Sur cette supposition, on donna à ces peuples un nom grec qui indiquait cette circonstance. Ce nom fut celui d'Αἰθιοψ (visage brûlé), formé de Αἴθεω et de ὄψ, aspect, visage (5).

(1) οδ. δ. 354.

(2) οδ. γ. 1. — « Le soleil, ayant quitté son lac d'une admirable beauté, s'élança vers le ciel tout d'airain pour éclairer les Immortels et les mortels répandus sur la terre féconde. »

(3) οδ. σ. 403. — « Il est une île nommée Syros où se produisent les changements de direction du soleil. » (ὅθι τροπαι Ἡλιοῖο).

(4) Eschyle. (Prométhée délivré) « Voici le bassin sacré, à la surface pourprée, de la mer Érythrée. Voici le lac aux ondes fulgurantes, nourricier de mille êtres, le lac des Éthiopiens, où le soleil qui voit tout, baigne chaque fois son corps immortel et délasse, dans les chauds bas-fonds d'une eau douce, ses coursiers fatigués. »

(5) οδ. α. 22. — « Cependant Neptune se rendait chez les Éthio-

Il ne semble pas que cette donnée fût nouvelle à l'époque d'Homère; car tout semble prouver que ce poète croyait personnellement à l'existence des Éthiopiens d'Orient et d'Occident. En effet, il mentionnait ceux de l'Est à proximité des peuples de la Phénicie. « J'ai » visité, faisait-il dire à Ménélas, Cypre et la Phénicie; » nous sommes allés chez les Éthiopiens, les Sidoniens, » les Érembes et dans la Libye (1). »

Je viens de dire que ces peuples au visage brûlé étaient purement imaginaires : je n'ignore pas cependant qu'une école toute moderne a voulu voir dans les Éthiopiens de l'Odyssée les peuples Kouchites de la Susiane qui avaient, en effet, le teint bronzé; mais cette concordance est due simplement au hasard, lequel, en géographie, a donné assez souvent aux hypothèses les plus hasardées des confirmations inattendues. Cette école n'a pas suffisamment réfléchi que, puisque l'auteur de l'Iliade ne connaissait rien au delà de la côte occidentale de l'Asie-Mineure, et puisqu'au delà du fleuve Saggarios, si voisin de Troie pourtant, il ne pouvait nommer que les légendaires Amazones, et n'avait aucune notion des Arméniens, des Chaldéens, des Assyriens et des Babyloniens, à plus forte raison Homère, son prédécesseur, ne pouvait rien savoir des peuples du pays de Suze.

Parmi les personnages qu'Homère fait figurer dans son poème, nous devons citer Atlas dont il a probablement pris la notion au poème Dorien dont nous avons parlé plus haut. Voici d'ailleurs ce qu'il en dit : « Calypso est la fille d'Atlas aux projets malveillants, qui voit les fonds de toute la mer et supporte les Grandes Colonnes soutenant des deux parts et la Terre et le Ciel (2). » (On

piens qui demeurent au loin. Ces Éthiopiens sont divisés en deux peuples qui sont les plus reculés de tous, les uns demeurant là où se couche Hypérion, les autres là où il se lève. Le Dieu y allait recevoir une hécatombe de bœufs et de brebis. »

(1) *Od.* δ. 38.

(2) *Od.* α. 52.

voit par l'épithète ὀλοοφρων (aux projets malveillants), qu'Homère avait déjà connaissance de la légende que nous racontera plus tard l'auteur hésiodique de la Théogonie.)

Un autre mythe, dont Homère a bien probablement pris aussi la donnée dans l'œuvre de son prédécesseur, c'est celui de la Gorgone qu'il place dans l'Adès (le pays de l'obscurité), région située au Nord extrême de la terre et servant de demeure aux Ombres des mortels. Il ne donne, d'ailleurs, sur cette Gorgone, aucun renseignement, sinon que c'était un monstre terrible (1).

Quant à l'Océan, Homère ne semble pas avoir eu une idée bien nette de ce qu'il fallait y voir. Tantôt, ce qu'il en dit se rapporte à la donnée de l'auteur Dorien qui en faisait le fleuve bornant l'Adès au Sud (2); mais, dans d'autres endroits, c'est la mer d'Ithaque ou bien la haute mer (3), ou, enfin, comme plus tard dans l'Iliade, un courant d'eau marine tournant autour des limites extérieures de la terre (4).

Homère parle aussi des *Bienheureux*; mais, pour lui,

(1) Od. λ. 634. — « J'eus peur que la noble Proserpine n'envoyât de l'Adès la tête gorgonienne d'un monstre cruel. » (Γοργεινὴν κεφαλὴν δεινοῖο πέλωρου.)

(2) « Ulysse vient de tuer les prétendants d'Ithaque, dit alors le » poète (Od. ω. 9), Mercure conduisit leurs âmes par des voies ténébreuses. Ils franchirent les courants de l'Océan et le rocher de » Leucade. Ils dépassèrent les portes du Soleil et le pays des Songes » et arrivèrent aussitôt après au pays de l'Asphodèle où demeurent » les Ombres. »

(3) Od. ε. 268. — « Le Charriot, constellation qui tourne sans » cesse en guettant Orion, et qui seule ne se plonge pas dans les » eaux de l'Océan. »

(4) Od. δ. 563. — « Le Champ-Élysée, où l'Océan, pour rafraîchir les hommes, envoie sans cesse les haleines du Zéphyre au souffle bruyant. »

Od. — « Autour de moi, dit Ulysse, en parlant de son séjour de neuf ans chez Calypso, roulait en murmurant le courant immense de l'Océan écumeux. »

c'est aux *Dieux* qu'appartient exclusivement ce surnom (1). Ce ne sera que plus tard qu'on l'attribuera aussi à ces héros auxquels les Dieux avaient épargné la mort, et qu'ils avaient envoyés aux extrémités de la terre dans le Champ-Élysée. Le poète Dorien, qui, avant Homère, avait mentionné ces héros et leur demeure, ne leur avait pas appliqué non plus le titre de Bienheureux (2).

Un autre nom, qui jouera plus tard un grand rôle en Libye, est celui de *Tritogénie*, épithète appliquée à la déesse *Athéné* par Homère, qui du reste n'en donne pas la signification (3).

Il faut aussi noter Phorcys, souverain de la mer stérile, dont la fille Thoossa eut de Neptune le géant Polyphème (4) *φορκυς* est en grec le nom du *phoque*.

III

Longtemps après Homère, les différents peuples grecs restèrent confinés dans l'Hellade et dans l'Asie. Les uns, les Doriens, étaient de leur nature peu navigateurs; quant aux autres, Ioniens et Achéens, mieux disposés pour la vie maritime, ils avaient assez à faire de conquérir sur les marchands Phéniciens les îles méridio-

(1) *Od.* δ. 184. — « Les Dieux Bienheureux. » (*Θεοι μακαρες*).

(2) *Od.* δ. 563. — « Pour toi, dit Protée à Ménélas, les immortels t'enverront au Champ Réservé (*Ἠλυσιον πεδιον*), extrémité de la terre et demeure du blond Rhadamanthe, région où la vie est très facile, où l'on ne connaît ni la neige, ni le long hiver, ni la pluie, où l'Océan, pour rafraîchir les hommes, envoie sans cesse les haleines du Zéphyre au souffle bruyant. »

(3) *Od.* γ. 375. — « La fille de Jupiter, la très glorieuse Tritogénie. » (*Διοσ θυγατηρ κωδιστη Τριτογενεια*).

(4) *Od.* α. 72. — « Phorcys, souverain de la mer stérile. » Le même poème mentionne aussi à deux reprises (*Od.* ν. 96 et 345), un port d'Ithaque consacré « à Phorcys, le vieillard de la mer. »

nales de la mer Égée. Cette tâche difficile suffit longtemps à leur activité guerrière et colonisatrice.

Cette période, qui dura deux siècles (de 900 à 700), fut pour les poètes des Deux Grèces une époque de production féconde. Inspirés par les vieux souvenirs aryens de leur berceau javanique, par leur piété envers les Dieux, par l'ivresse des fêtes sacrées, par les haines mutuelles des tribus ou par les scènes d'une civilisation naissante, les aèdes de la Grèce composaient à l'envi des odes, des épopées, des chants sur l'origine des choses ou les merveilles de la terre. Les noms de ces poètes ont presque tous péri. Peut-être eux-mêmes ne les avaient-ils pas attachés à leurs œuvres; peut-être les rhapsodes qui ont répété leurs vers ont-ils négligé d'en rapporter la gloire à leurs auteurs; plus tard, la Grèce se contenta d'attribuer leurs poèmes, selon le genre de chacun, à certains personnages antiques dont les noms avaient seuls survécu parmi les autres. Grâce à ce procédé, Homère, auteur de l'*Odyssée*, devint aussi le poète : 1° de l'*Illiade*, œuvre admirable due au génie de son plus brillant imitateur; 2° des *Épigones*, récit de la prise de Thèbes par les enfants des Sept-Chefs; 3° et des vers Cypriens qui racontaient l'enlèvement d'Hélène par le Troyen Paris.

De même Hésiode, aède fameux, avait célébré les *Travaux* des labours et les *Jours* des semailles. On lui attribua : 1° la *Théogonie*, histoire généalogique des Dieux de la Grèce; 2° le *Catalogue des Femmes*; 3° les *Grandes Orientales*; 4° les *Travaux d'Hercule*; 5° et une quantité de petits poèmes dont les derniers étaient si peu de lui qu'ils ne sont pas même antérieurs aux guerres médiques.

Linus, Musée, Orphée eurent dans leur lot les chants religieux, les odes sacrées, les prières aux Dieux immortels de l'Olympe et aux sombres divinités de l'Enfer.

Tous ces poèmes, tous ces récits intéressent plus ou moins la géographie libyenne; car, c'est dans leurs vers,

œuvres souvent de pure imagination, que les exégètes prirent les éléments de leurs récits sur l'ensemble, les divisions et les limites des continents et des îles de la terre. A force de se répéter les uns les autres (car les Anciens n'ont guère fait que se copier successivement), les commentateurs finirent par se former un corps de doctrine qui fit loi pour l'opinion publique, et qui s'imposa, dès lors, impérieusement à leurs successeurs. La science actuelle, comme je l'ai dit plus haut, est encore, sans qu'elle s'en doute, sous l'influence, en bien des points, de ces antiques données de la mythologie hellénique.

IV

Parmi toutes ces œuvres de poètes inconnus, il en est une qui brille au premier rang d'un éternel éclat et d'une éternelle jeunesse : c'est l'Iliade, poème qui fut composé quelques générations après l'Odyssée, à une époque déjà plus avancée de la civilisation. Aussi trouve-t-on dans les idées du poète d'Achille une différence sensible avec celles du poète d'Ulysse. Les notions géographiques, entre autres, se sont modifiées et en beaucoup d'endroits agrandies.

L'Océan, par exemple, n'y est plus le fleuve septentrional du poète Dorien. Ce n'est plus non plus la haute mer du poète de l'Odyssée; il est devenu très clairement un courant circulaire enveloppant le disque terrestre. Il prend sa source à l'occident de ce plateau et roule tout autour de la terre ses flots impétueux (1). Néanmoins,

(1) Il. σ. 607. — (Vulcain forge le bouclier d'Achille et y représente les scènes de la vie terrestre). « Enfin, sur le rebord du très solide bouclier, il représente la force puissante du fleuve Océan. » Ici l'Océan entoure le bouclier, comme dans l'opinion du temps il entourait la terre (ποταμοιο μεγα σθενος Ωκεανοιο).

Ιγ. σ. 399. — « Eurynomé est la fille de l'Océan dont le cou-

l'auteur ne rompt pas tout à fait avec la donnée de l'Odyssee qui fait de l'Océan le large bassin de la haute mer, et il reproduit même, en un certain moment, les vers d'Hômère relatifs à la grande Ourse (1).

Quant aux lacs de pourpre de l'Odyssee, d'où le soleil s'élançait et où il se replongeait à la fin de sa course, ils ont disparu de l'Iliade. C'est de l'Océan que le soleil s'élève et c'est dans l'Océan qu'il redescend ensuite (2). Ce grand fleuve a, d'ailleurs, pris dans la Théogonie grecque un rôle fort important; il est à la fois un Dieu puissant et l'origine (le premier ancêtre) des Dieux eux-mêmes (Θεων γενεσις) (3).

rant revient sur lui-même (αφορροου Ὠκεανοιο). » Le mot αφορροου a trait à ce fait que, d'après l'opinion antique, l'Océan coulant en cercle de l'Ouest au Sud, du Sud à l'Est, et en second lieu de l'Est au Nord, puis à l'Ouest, revenait ainsi à son point de départ.

Il. π. 150. — « La harpye Podarghé avait conçu ces coursiers du Zéphyre, alors qu'elle paissait dans une prairie près du courant de l'Océan.

Il. ξ. 247. — « J'endormirais jusqu'aux courants de l'Océan lui-même. »

Çà et là, l'auteur nomme l'Océan, « l'Océan au courant profond » (βαθυρροου). Partout domine la pensée que l'Océan est un fleuve.

(1) Il. σ. 486. — « L'Ourse appelée aussi Charriot qui guette le vigoureux Orion et seule ne se baigne pas dans les ondes de l'Océan. » (λοετρων Ὠκεανοιο).

(2) Il. η. 421. — « Ensuite le Soleil, s'élançant de l'Océan au cours silencieux et au courant profond, s'élève vers le ciel en éclairant aussitôt les campagnes. »

Il. τ. 1. — « L'aurore au voile couleur de safran sortait des courants de l'Océan pour porter la lumière aux immortels et aux humains. »

Il θ. 485. — « La brillante lumière du soleil se précipita dans l'Océan, amenant la nuit sur la campagne nourricière. »

Il. ε. 5. — « Pareil à l'astre d'automne qui brille d'un très vif éclat, quand il s'est baigné dans l'Océan. »

(3) Il. ξ. 20 et 301. — « L'Océan fils du Ciel, époux de Tethys. »

Il. ξ. 200. — « Je vais aux extrémités de la terre féconde visiter l'Océan, origine des Dieux, et Téthys leur mère, qui m'ont bien nourrie et bien choyée quand ils me reçurent de Rhéa. »

Il n'est plus question dans le nouveau poème de ces Phéaciens, dont Homère parlait, comme recevant la visite des Dieux. Ce rôle est dévolu dans l'Iliade aux Éthiopiens, hommes pieux offrant des festins aux Immortels (1). Il n'est plus parlé des Géants, des Kyclopes, ni des Lestrygons, auxquels, d'ailleurs, les guerriers rassemblés sous les murs de Troie n'avaient pas affaire; mais, en échange, il y est question de ces peuples nains, les Pygmées, hauts seulement d'une coudée, auxquels les Grues faisaient la guerre (2).

Comme Homère, l'auteur de l'Iliade a quelquefois parlé d'Athéné (Minerve) sous son nom antique de Τριτογενεια (3), qu'il n'explique pas plus que son prédécesseur.

Il. ξ. 247. — « J'endormirais jusqu'aux courants du fleuve Océan, bien qu'il soit l'origine de tous les êtres. »

Il. ν. 7. — « Tous les fleuves se présentèrent, hormis l'Océan. »

Il. φ. 195. — « La grande force de l'Océan aux courants profonds, bien que de lui découlent tous les fleuves, toutes les mers, toutes les fontaines et les grandes sources, n'en craint pas moins elle-même la foudre du grand Jupiter. » — J'ai traduit ici mot à mot : *μεγα σθενος ωκεανοιο*; mais je dois remarquer que, dans les poètes du temps, cette formule doit se rendre par : « l'Océan à la force puissante. » Nous en verrons par la suite d'autres exemples : Βιη Ηρακλειη (la force d'Hercule) pour le vigoureux Hercule, *Μεγα σθενος Ωριονος* (la grande vigueur d'Orion) pour le vigoureux Orion, etc.

(1) Il. α. 423. — « Jupiter est allé hier soir, vers l'Océan, chez les vertueux Éthiopiens pour y recevoir des festins. Tous les Dieux s'y sont rendus avec lui; dans douze jours, il reviendra dans l'Olympe. »

Il. ψ. 205. — « Je retourne vers les courants de l'Océan, dans la terre des Éthiopiens, où l'on offre des hécatombes aux Immortels; car, moi aussi, je veux avoir ma part des viandes consacrées. » (*ιπων*).

(2) Il. γ. 3. — « Ainsi retentit du haut du ciel la voix des Grues, quand elles furent l'hiver et les pluies sans fin, et qu'elles volent à grands cris au-dessus des courants de l'Océan pour porter à la race humaine des Pygmées, le carnage et la mort, et les provoquer, dès l'aube du matin, à un terrible combat. »

(3) Il. δ. 515. — « La fille de Jupiter, la très glorieuse Tritogénie. »

Il parle aussi des Amazones comme d'une nation de femmes, ennemies des hommes, qui, campées derrière le Saggarios, fleuve de la Haute-Bithynie, y faisaient la guerre aux Phrygiens et aux Lyciens (1). Nous sommes encore loin du temps, où je ne sais quel collecteur de fables les amènera en Afrique.

La Gorgone figure aussi dans l'Iliade. Il semble que l'auteur y ait vu un long serpent au regard fascinateur (2).

Dans le même poème, il est encore parlé d'une plante nommée le *lotos*; mais ce *lotos* n'est plus le fruit doux comme le miel d'Homère. Ce n'est plus qu'une herbe croissant sur les bords du Simois et servant de fourrage aux chevaux de l'armée grecque (3).

Quant aux Bienheureux, cette épithète n'est donnée dans l'Iliade qu'aux Dieux immortels (4).

Il. θ. 39. — « Tritogénie, ma chère fille, » (dit Jupiter).

(1) Il. δ. — « Je suis allé, dans ma jeunesse, aider les Phrygiens quand ils campaient sur les bords du Saggarios pour combattre les Amazones, ennemies des hommes. »

Il. ζ. 185. — « Le troisième exploit de Bellérophon fut quand il immola les Amazones, ennemies des hommes. »

(2) Il. θ. 349. — « Hector avait les yeux de la Gorgone et de Mars, fléau des humains. » (Γοργους ομματ' έχων).

Il. λ. 36. — « Autour de ce bouclier s'enroulait la Gorgone à l'œil farouche, lançant un cruel regard. » (Γοργω βλοσυρωπις).

Il. ε. 741. — « On voit sur ce bouclier la tête gorgonienne d'un monstre cruel, tête horrible, effrayante, prodige de Jupiter qui porte l'Égide. »

(3) Il. ε. 776. — « Les chevaux d'Achille paissent le *lotos* et l'ache qui croît dans les marais. »

Il. φ. 351. — « Tout brûlait, les ormes, les saulés, les tamaris. Le *lotos* brûlait aussi, ainsi que le jonc et le souchet, qui poussaient sur les rives charmantes du fleuve (Simois). »

Il. 347. — « Sous Jupiter et Junon pousse une herbe nouvelle, le *lotos* humide de rosée, le safran et l'hyacinthe délicate qui les soulève mollement. »

(4) Il. ζ. 141. — « Aux Dieux Bienheureux. »

V

Presqu'à la même époque où paraissait l'Iliade, Hésiode composait en Béotie le poème des Travaux et des Jours. C'est le premier qui ait appliqué à des hommes le nom de *Bienheureux* jusque-là réservé aux Dieux et que, du reste, le poète accorde encore à ceux-ci (1). Ces Bienheureux, dont l'histoire a été composée d'éléments pris dans Homère et réunis ensemble, sont les héros ou demi-Dieux qui tombèrent sous les murs de Thèbes et de Troie. Jupiter, après leur mort, leur donna une existence nouvelle dans une demeure située aux confins de la terre, loin des Dieux à la fois et des hommes. Ce domaine était sous la domination de Saturne; il portait le nom d'Iles des Bienheureux et était voisin de l'Océan (2).

Quant à cet Océan, l'auteur lui donne un courant tout en lui appliquant un détail qui se rapproche plutôt de la haute mer de la deuxième Odyssée (3).

(1) Hésiode. — (Les Travaux et les Jours). *Ἀθανάτων μακάρων.*

(2) Hésiode : Les Travaux et les Jours. — « Ce fut la race divine de ces héros qu'à la première génération on appela demi-Dieux sur la terre nourricière. Ils trouvèrent le trépas dans la guerre cruelle et le combat acharné; les uns tombèrent près de Thèbes aux Sept-Portes..., les autres quand la beauté d'Hélène à la belle chevelure les conduisit vers Troie. Le trépas de la mort les couvrit, mais Jupiter leur donna une existence et une demeure aux confins de la terre, à l'écart des hommes et loin des Immortels. Maintenant, ayant l'esprit tranquille, ces heureux héros habitent les Iles des Bienheureux près de l'Océan aux gouffres profonds (a). La terre féconde leur fournit un fruit doux comme le miel et qui fleurit trois fois par an. »

(a) *Ἐν Μακάρων Νησοῖσι παρ' Ὠκεανὸν βαθυδίνην.*

(3) Hésiode : Les Travaux et les Jours. — « Déjà l'étoile Arcture abandonne le courant sacré de l'Océan. »

VI

Vers la fin de la période qui nous occupe, au moment presque où les Grecs allaient faire passer en Libye une première colonie Théréeenne, parut un dernier poème dont l'auteur est resté inconnu. L'antiquité toute entière croyait qu'il était d'Hésiode; la critique moderne a prouvé qu'au contraire, il était bien postérieur à ce poète.

L'auteur de la Théogonie s'est avisé d'un travail qui indique généralement une période de décadence. Il a imaginé d'établir une histoire généalogique de toutes les divinités que la Grèce adorait de son temps. Dans ce cadre nécessairement arbitraire, l'auteur fit entrer du mieux qu'il put une quantité de notions d'origines tout à fait disparates, souvent contradictoires, et d'époques absolument différentes. On y rencontre des détails provenant d'un ancien culte naturaliste, antérieur probablement à l'arrivée des Jaouènes dans l'Hellade, mêlés aux débris de certains souvenirs historiques datant de la période passée en Bactriane, ou des diverses époques de l'émigration aryenne. On sent que le vieil auteur a été souvent fort embarrassé pour concilier toutes ces données; mais où il a complètement échoué, c'est quand il a voulu ménager à la fois les deux tendances de l'esprit grec concernant la nature des Dieux.

Les Hellènes, en effet, furent toujours en grand désaccord à ce sujet; les uns ne voyaient guère dans les Dieux que des hommes d'une puissance supérieure, les autres, au contraire, y reconnaissaient les Immortels, souverains des forces de la nature. Tantôt le poète penche d'un côté, tantôt il incline de l'autre; le plus souvent, il se maintient dans un milieu indécis, qui blesse l'esprit de nos jours, mais qui jadis paraissait moins étrange.

Bien qu'il ne faille accorder aucune confiance sérieuse aux arrangements du poète de la Théogonie et aux filia-

tions qu'il lui a plu d'attribuer aux divers Dieux de la Grèce, et qui ne sont pas toujours d'accord avec celles de l'Odyssée et de l'Iliade, son ouvrage n'en est pas moins fort important à consulter; car, c'est lui qui a surtout fourni aux exégètes des temps suivants les éléments dont ils se sont servis pour échaffauder leurs différents systèmes. Il est nécessaire, en effet, pour suivre avec fruit l'histoire des mythes libyens, de bien déterminer les termes et le vrai sens des vers de cette œuvre, afin de bien les distinguer des termes et du sens qu'on a prétendu plus tard leur attribuer.

« Au commencement, dit le poète, exista tout d'abord » le Chaos, principe féminin, qui fut le plus ancien de » tous les êtres; puis la Terre, puis les Abîmes (Ταρταρα), » et, enfin, l'Amour (Ερως). » Tous ces principes étaient indépendants les uns des autres.

De Chaos, dit-il ensuite, naquirent l'Érèbe et la Nuit, et de ce couple vint une nombreuse série de divinités qui, à les bien examiner, ne sont que les représentations divinisées des divers états de l'âme et du corps humain (1). Un seul groupe se détache assez singulièrement de cet ensemble d'entités philosophiques : je veux parler « des Hespérides auxquelles au delà du bruyant » Océan, on a confié les belles pommes d'or et les arbres » qui produisent ces fruits. »

Après avoir dénommé les descendants de Chaos, l'auteur passe à ceux de la Terre. Celle-ci eut d'abord, sans le concours d'aucun principe mâle, le Ciel, les Montagnes, puis Πελαγος et Ποντος, qui représentent tous deux la mer

(1) Ce sont le Destin, la Parque, la Mort, le Sommeil, la troupe des Songes, — Momus, la Peine, les *Hespérides*, les Destinées et les Parques, Némésis, la Fraude, le Commerce amoureux, la Vieillesse, — puis la Dispute, mère à son tour de la Vengeance et de la Faim, des Douleurs, des Batailles et de plusieurs autres entités du même genre parmi lesquelles figure *Αθη*, la déesse de l'Oubli. (Théogonie, vers. 219).

sous deux aspects différents. La Terre s'unit plus tard au premier né et au dernier né de ces enfants.

De l'aîné, οὐρανός, le Ciel, elle eut des fils et des filles. Le premier de tous fut l'Océan (Ὠκεανός). On remarque parmi les autres, χρόνος (le Temps, Saturne), Japet, les Cyclopes, Briarée aux cinquante mains et ses deux frères, les Érynnies, les Géants, etc. Ce fut de cette branche des Dieux que naquirent les divinités de l'Olympe sur lesquels l'auteur reviendra plus tard.

De la Terre et de son fils ποταμός naquirent Nérée, le vieillard de la mer, Thaumas (le Prodige), puis Phorcys et Cétéo (φορκυσ, le phoque, κητώ, la baleine). Ces deux derniers donnèrent naissance à divers monstres qui, dans l'origine, devaient être tous serpentiformes (1) et dont quelques-uns le sont restés, savoir : les Grées, les Gorgones, Échidna, moitié femme et moitié vipère, et aussi le « serpent qui, dans les grottes de la Terre, espaces immenses, garde des pommes entièrement d'or. » On voit que le poète fait ici une distinction entre les *pommes d'or, fruits* au pays des Hespérides et les *pommes d'or, pépites* dans les profondeurs de la Terre. L'auteur donne sur ces divinités étranges un certain nombre de renseignements ; nous ne les relèverons ici que pour ceux de ces êtres qu'on a fait plus tard figurer en Libye.

« Les Gorgones, dit-il, demeurent au delà du bruyant
» Océan, à l'extrémité de tout, près de la Nuit, là où se
» trouvent les Hespérides à la voix sonore. Ce sont
» Sthéno, Euryale et Méduse que le malheur a frappée.
» Cette dernière, en effet, était mortelle, au lieu que les
» deux autres n'avaient à craindre ni la mort, ni la
» vieillesse. Le Dieu à la chevelure bleu de mer s'unit à

(1) Dans le poème, l'anthropomorphisme domine dans la nature de ces monstres : Phorcys est courageux, Cétéo et les Grées ont de belles joues et ces dernières des cheveux blancs, Péphrédo a un beau voile, Ényo un voile d'or ; mais ces déguisements modernes ne suffisent pas à cacher que, dans leur état primitif, ces êtres étaient zoomorphes (Théog., vers 270).

» l'une d'elles dans la molle prairie et sur les fleurs du
 » printemps. Puis, lorsque Persée lui eut tranché la tête,
 » il naquit de son tronc le grand Chrysaor et le cheval
 » Pégase. Celui-ci reçut son nom de ce fait qu'il naquit
 » aux environs des sources de l'Océan (1). »

De Chrysaor, qui paraît avoir été conçu par les premiers Grecs sous la forme d'un chien ailé (2), puis sous celle de l'aigle de Jupiter, une nymphe de l'Océan eut un fils qui fut « le fameux Géryon aux trois têtes. Celui-ci » fut dépouillé de ses armes par le vigoureux Hercule, » auprès de ses bœufs aux jarrets fléchissants, dans » Érythie entourée par les flots, le jour où ce héros » emmena ces bœufs aux larges fronts vers la Sainte » Tirynthe, en traversant un bras de l'Océan, après avoir » mis à mort le chien Orthros et le bouvier Eurytion » dans leur étable obscure, au delà du bruyant » Océan (3). »

Échidna eut de l'Ouragan (Τυφων) différents êtres monstrueux, tels que le chien Orthros qui fut donné à Géryon (4), Cerbère, le chien des enfers, l'hydre de Lerne, la Chimère et le Sphinx. Elle eut aussi de son fils Orthros le lion de Némée.

Après en avoir fini avec cette postérité étrange de la Terre et de Pontos, le poète passe à celle que l'Océan, leur fils aîné, eut de sa sœur Téthys. Cette postérité est formée par les fleuves au nombre de vingt-cinq; l'auteur nous donne leurs noms, et il résulte de ce renseignement éminemment géographique, qu'à l'époque de la Théogonie, les Grecs ne connaissaient, en dehors de la Grèce et de l'Asie-Mineure, que le Nil, l'Ister, le Phase et l'Éridan, grand cours d'eau qui paraît avoir été un affluent de l'Ister. Il n'y est question d'aucun fleuve

(1) Théog., 274.

(2) Théog., 283.

(3) Théog., 287 et 882.

(4) Théog., 309.

libyen, pas même de cet imaginaire fleuve Triton dont les géographes parleront tant par la suite.

Après nous avoir détaillé la généalogie des astres, des vents et de certains Dieux célestes et infernaux, représentants des grandes forces de la nature, le poète nous montre Saturne et Rhéa donnant naissance à Jupiter et à Junon, ainsi qu'aux autres Dieux de l'Olympe : puis Japet ayant pour fils Atlas, Ménœtios, Prométhée et Épiméthée (1); après quoi il nous donne l'histoire de cette race royale des Dieux.

C'est dans ce récit surtout que se révèle la lutte de ces deux tendances dont j'ai parlé plus haut; mais on y voit qu'en somme, des deux systèmes qui avaient cours de son temps sur l'histoire des Dieux, celui que l'auteur comprend le mieux est celui qui ramène les divinités de l'Olympe à une nature presque entièrement humaine. A part certains détails, au moyen desquels il essaie, sans y réussir, de rendre à ces Dieux une physionomie plus majestueuse, le poète raconte les événements de l'Olympe, comme si les Dieux, ses habitants, n'étaient qu'une peuplade sauvage un peu plus puissante que les autres. Il suffirait d'enlever aux tribus et aux personnages en jeu les noms retentissants de Dieux, d'Hommes, de Ciel, de Temps, etc., pour que cette histoire pût s'appliquer sans difficulté à n'importe quelle population de la première antiquité.

D'après le récit du poète, les Dieux n'étaient qu'une peuplade puissante tenant en servage la misérable nation des *Hommes* habitant des cantons inférieurs environnant l'Olympe. Ces derniers en étaient encore à ce point de sauvagerie qu'ils ne connaissaient pas encore l'usage du feu. Les Dieux, au contraire (auxquels leur nom, *Θεοι*, assigne une origine aryenne, et qui ont dû apporter de leur berceau le culte d'*Agni*), se servaient de cet élément et en conservaient le dépôt dans le foyer

(1) Théog., 509.

sacré de leur tribu. Ils se gardaient, d'ailleurs, avec soin d'en révéler le secret aux *hommes*, de peur de procurer à des vassaux un moyen de se civiliser et de leur résister. Ce n'est pas qu'eux-mêmes vécussent dans un état social bien avancé : comme il arrive chez tous les barbares où la force corporelle est le fondement de la puissance, les chefs devenus vieux étaient renversés par leurs fils impatientes de commander à leur tour. Le grand-père du chef actuel des Dieux, οὐρανός craignant ce sort, avait emprisonné ses fils (1), mais leur mère Γαία avait donné la liberté à l'un d'eux, χρόνος, qui mutila son père, l'exila du pays et s'empara du pouvoir. A son tour χρόνος avait enfermé ses enfants (2). L'un d'eux, Ζεύς, échappé au sort commun, s'aida de ses frères, de ses oncles et de ses cousins, las de la domination de χρόνος, le renversa, le chassa dans l'Ouest, et devint à sa place le Roi des Dieux et des Hommes.

Non loin de l'Olympe, à Othrye, vivait une autre tribu apparentée aux *Dieux*, nommée les *Titans*, qui leur enviait leur demeure. Elle essaya de les en chasser; mais aidé des fils d'*Ouranos*, ses oncles, Ζεύς, le nouveau Roi, repoussa l'attaque des Titans, les fit prisonniers et les jeta dans les cachots de la tribu (Ταρταρα) sous la garde des trois fils d'*Ouranos* (le Foudre, l'Éclair et le Tonnerre).

Mais bientôt, comme c'est l'usage, les vainqueurs se divisèrent; les fils de Japet devinrent mécontents de Dzeus. Tout d'abord ils montrèrent leur hostilité par une de ces grossières plaisanteries si chères aux esprits sans culture. Leur tour étant venu de fournir la part de vivres imposée aux membres de la tribu au profit de leur Roi, Atlas et ses frères tuèrent un bœuf avec les cérémonies voulues, le dépécèrent et en firent deux parts. Dans la plus forte, ils placèrent, artistement dissimulés, les ossements, les graisses, les entrailles, tous

(1) Théog., 156.

(2) Théog., 459. — La fable dit qu'il les engloutit.

les mauvais morceaux de la bête. Dans l'autre tas, bien moins volumineux, ils cachèrent les viandes les plus succulentes et les plus délicates. Cela fait, ils appelèrent le Chef et lui offrirent le choix. L'avidé Dzeus choisit la plus grosse part; mais quand il l'eut découverte, un fou rire éclata dans le cercle des Dieux convoqués pour jouir de sa déconvenue.

Mais cette petite vengeance ne donnait pas le pouvoir aux fils de Japét. Désespérant de trouver un appui chez les Dieux pour renverser leur ennemi, ils complotèrent d'employer à détruire son pouvoir la race misérable et méprisée des *hommes*, ces esclaves de leur race... Pour les attirer à leur parti, et leur donner des moyens de puissance, ils résolurent tout d'abord de leur faire connaître le *feu*, cet élément que les Dieux leur cachaient avec tant de soin. Prométhée déroba donc un charbon incandescent au foyer sacré de la tribu (1) et le porta secrètement à ses nouveaux alliés.

C'était de la part des Japétides une vraie trahison envers leur famille et leur tribu. Les Dieux se jetèrent sur les coupables. Dzeus terrassa Ménécios et le tua. Atlas fut vendu dans l'Ouest pour être employé au transport des plus lourds fardeaux. Prométhée fut lié à quelque tronc d'arbre pour y périr de faim et servir de pâture aux oiseaux de proie. Épiméthée, moins dangereux, reçut un pardon qui n'était qu'apparent; car, on lui imposa un mariage avec une femme curieuse et indiscreète.

J'ai ramené ici à des proportions humaines les faits racontés par le poète; mais, dans le texte, ces faits sont tout autres; à partir de ce moment en effet, l'auteur a cessé d'oublier qu'il s'agissait dans son récit d'êtres immortels, dominateurs du ciel et de la terre, et la peine subie par chacun des fils de Japet a pris un caractère d'éternité en rapport avec la majesté de ces Dieux.

(1) Il le cacha dans une baguette creuse (*έν κοιλω ναρθηκι*); Théog., 537.

« Atlas, par exemple, est exilé aux confins de la terre, » près des Hespérides à la voix sonore, et, par une dure » nécessité, est forcé de porter debout le ciel sur sa tête » et sur ses mains infatigables. C'est la peine à laquelle » le prudent Dzeus l'a condamné (1). »

La grande préoccupation du Roi des Dieux était d'échapper au sort de son aïeul et de son père. Le Destin avait décidé que la première fille qui naîtrait de Dzeus, *Athéné Tritogénie*, aux yeux vert de mer, aurait une force et une prudence égales à celles de son père, et qu'elle enfanterait un fils au cœur superbe qui deviendrait le Roi des Dieux et des Hommes. Dzeus avait épousé *Métis* (la Prudence), laquelle avait conçu *Athéné*; pour rompre les arrêts du Destin et empêcher qu'*Athéné* ne fût la première née de ses enfants, Dzeus, renouvelant d'une certaine façon la conduite de *Χρονος*, empêcha *Athéné* de voir le jour en l'enfermant dans *son sein*, et, plus tard, dans sa tête. Après quoi, il épousa plusieurs femmes dont il eut des enfants. Ce ne fut que plus tard, quand *Tritogénie* ne fut plus l'aînée, qu'il la tira de sa tête et lui permit de voir le jour (2).

Le Roi des Dieux eut encore bien d'autres dangers à courir; le premier lui vint de l'Ouragan (*Τυφων*), qui tenta de le détronner par force; mais Dzeus le foudroya et le précipita dans le Tartare.

Plus tard sa propre fille *Athéné*, sa femme *Junon*, son frère *Neptune* conjurèrent contre lui : ils se jetèrent sur lui et le chargèrent de liens. Sans *Thétis* la révolution était accomplie; mais cette déesse appela au secours du Roi le géant *Briarée* aux cinquante mains. Celui-ci vint se poster auprès de *Jupiter* et le délia. Les conjurés

(1) *Théog.*, 507. — On lit aussi (vers 746) : « Devant les portes » du Tartare le fils de *Japet*, debout, porte le large ciel fermement » sur sa tête et sur ses mains infatigables... Là, dit-il ailleurs, » sont les sources et les limites de la terre. »

(2) *Théog.*, 924.

n'osant lutter contre ce monstrueux adversaire firent leur soumission.

Cette aventure décida pourtant le Roi des Dieux et des hommes à partager le pouvoir avec les divinités de l'Olympe; il divisa entre elles la direction des grandes forces de la nature et la domination sur les différentes parties de la terre et des enfers.

Ce long exposé que nous venons de faire ici du règne imaginaire de Dzeus a eu pour but de bien fixer les physionomies originelles du dieu Atlas et de la déesse Tritogénie, physionomies que nous retrouverons plus tard si singulièrement altérées en Libye.

Le poète, pas plus d'ailleurs que celui de l'Iliade, ne prend la peine d'expliquer le sens réel de ce nom de *Tritogénie* qu'il donne à Minerve. Rien ne permet de supposer dans ses paroles qu'il ait songé à rapprocher ce nom de celui de Triton.

Ce n'est pas qu'il ait ignoré celui-ci. Il connaît, au contraire, un dieu marin de ce nom. « D'Amphytrite et » de Neptune, nous dit-il, naquit le puissant, l'immense » Triton qui supporte le fond de la mer. C'est un dieu » cruel qui réside dans un palais d'or auprès de sa mère » chérie et de son père, le souverain des eaux (1). »

Après avoir donné la généalogie de plusieurs Dieux dont l'histoire n'intéresse pas la Libye, le poète passe aux déesses qui ont eu de leur commerce avec les hommes des enfants semblables aux Dieux. Nous n'avons à signaler parmi elles que :

1° « L'Aurore qui enfanta de Tython, Memnon aux » armes d'airain, le Roi des Éthiopiens (2).

2° Et « Circé, fille du Soleil, qui eut d'Ulysse : Agrios, » Latinus et Télégone; ceux-ci demeurent fort au loin,

(1) Théog., 930.

(2) Théog., 985.

» au fond des Iles Sacrées et y commandent à tous les
 » Tyrrhéniens, peuple dont le nom est célèbre (1). »

On voit par le premier de ces deux passages que le poète a eu ici en vue ces Éthiopiens d'Orient dont avait parlé Homère. Ce peuple, en effet, sur lequel régnait un fils de l'Aurore, ne pouvait exister qu'au soleil levant. De plus, il ne pouvait se trouver bien loin dans l'Est, puisque ce Memnon, fils de l'Aurore, avait, au dire d'Homère, porté secours à Priam, et, après avoir tué Antiloque fils de Nestor (2), avait à son tour été mis à mort par Achille (3).

Le deuxième passage, s'il n'est pas une interpolation postérieure, nous révèle que le poète avait une connaissance vague du peuple latin et de la nation des Tyrrhéniens. Cette dernière notion était d'ailleurs peu précise, puisqu'elle faisait de ces peuples des insulaires. Il y a lieu de remarquer aussi la première mention de ces pays *sacrés*, dont l'imaginaire existence gênera si longtemps la géographie des pays d'Occident.

VII

Nous voici, enfin, arrivés à la limite chronologique que nous nous étions assignée. Peut-être aurions-nous pu comprendre, dans les poèmes de la première période, une quantité d'extraits provenant d'œuvres dont la haute antiquité n'est pas contestée. Mais ceux que nous avons cités suffisent à l'objet de cet article.

(1) Théog., 1015.

(2) οδ δ 186. — « L'irréprochable Antiloque qu'immola l'illustre fils de la brillante Aurore. »

οδ λ 522. — « Neoptolème est le plus beau des hommes que j'aie vu après le divin Memnon. »

(3) Du reste, outre Memnon, le poète donne à l'Aurore un autre fils nommé Hémathyon, qui représente évidemment les Thraces. Or, ceux-ci ne s'avançaient guère au delà du Saggarios.

Bientôt l'horizon des Grecs va s'élargir : les Phéniciens, qui jusqu'alors luttèrent avec succès pour empêcher leurs rivaux de dépasser les limites de la mer Égée, sont rappelés dans leur demeure par des dangers plus sérieux et plus pressants. Les Rois d'Assyrie se sont montrés dans leur pays et menacent leurs principales villes (720). En 702, Sennachérib, Roi de Ninive (1), s'empare de Tyr et lui impose un tribut qu'elle paie pendant trois générations, jusqu'en 640.

Profitant de ces embarras, des émigrés Théréens débarquent, en 639, dans la petite île libyenne de Platée et fondent, quelques années après (632), la ville célèbre de Kyrène. En même temps le samien Colœus, emporté par une série de tempêtes venues de l'Est, est poussé jusqu'au détroit de Tartesse; il le dépasse même, et, à son retour, rapporte à la Grèce les premières notions qu'elle ait eues jamais sur ces régions éloignées. Ces notions, d'ailleurs, restent isolées : Carthage, en effet, qui ne craint rien des Assyriens, continue à défendre, avec un soin jaloux, le monopole commercial qu'elle possède sur la mer occidentale, et ses croiseurs coulent bas sans pitié tout navire étranger qu'ils rencontrent dans ces parages.

Mais les courses des Grecs dans l'Est sont plus fructueuses pour leur nation et pour la science. En 672, une bande de pillards Cariens et Ioniens apparaît en Égypte. Le Roi Psemtek I^{er}, qui disputait à des compétiteurs les domaines du Nil-Inférieur, prend ces pirates à son service. A l'aide de ces intrépides aventuriers, que leur

(1) Depuis 150 ans déjà les rois Ninivites s'étaient montrés en Syrie et avaient forcé de temps à autre les rois de Damas et d'Israël à se reconnaître leurs vassaux; mais ce ne fut qu'après 720, date de la ruine de Samarie, qu'ils menacèrent bien sérieusement les villes de la côte. En 702, Tyr, Arad, Byblos, Ashad et bien d'autres durent reconnaître l'autorité de Sennachérib, dont le fils Assaréhiddin conquiert, en 672, l'Égypte dont il légua la souveraineté à son fils, Assour-ban-Habal. Assour-ben-Habal perdit ce royaume à la fin de son règne, vers 650.

courage, bien plus que leurs armures de bronze, rendaient invincibles pour les guerriers dégénérés du Delta, Psemtek triomphe de ses rivaux et se maintient contre les conquérants Ninivites. Il autorise ses auxiliaires à s'établir auprès de Bubaste. Dès lors, les Rois Égyptiens auront toujours dans leurs armées des mercenaires de race grecque. Avant peu, ceux-ci auront l'occasion de rencontrer dans l'entourage des Rois, des princes et des chefs de Machouach, bon nombre d'esclaves nègres amenés des contrées du Haut-Nil, et les assimileront tout naturellement aux Éthiopiens de leurs légendes nationales.

A partir de cette expansion de la race grecque, tous les mythes, que nous avons énumérés plus haut et beaucoup d'autres, quittent successivement la Grèce, leur patrie, et, selon le caprice des poètes nés dans les colonies helléniques, vont s'établir dans les pays nouvellement connus. Mais ces immigrations ne doivent pas nous tromper. Si anciens qu'on connaisse ces mythes dans ces régions éloignées, ils n'en sont pas originaires : ils n'ont qu'une patrie, la seule et la même pour tous, c'est-à-dire la Grèce.

La conclusion de cet article se tire d'elle-même. C'est qu'il faut absolument expulser de toute carte positive de la Libye ancienne, les pays des Phéaciens, des Éthiopiens, des Lotophages, des Bienheureux, des Pygmées, des Amazones, des Gorgones et des Hespérides, l'île d'Érythie, l'Océan, ainsi que toute mention d'Hercule, de Géryon, d'Atlas, de l'Atlantide, de Persée, de Tritogénie et de Triton.

25 novembre 1885.

H. TAUXIER,
Capitaine en retraite.

Pour tous les articles non signés :

Le Président,

H.-D. DE GRAMMONT.